

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 7.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

Montréal, Jeudi, 13 Février 1883.

SOMMAIRE

TEXTE : Les Bas-Vestiers, par Giulio.—La dame ou le tigre.— Les bouquinistes de Paris, par Théodore Child.—Nos gravures : Gambetta—La chambre mortuaire ; Gambetta—La villa—Le salon.—L'étoile, par Ed. Drumont.—Des rois bien connevers.—Distinction.—Notes commerciales.—Choses et autres.—Poésie : Marche funèbre, par André Le-Moyne.—Envers et contre tout, par André Gérard (suite).—Les noms de baptême.—Une page d'histoire.—Les fonctionnaires de la mort, par Pierre Véron.—Nouvelles diverses.—Les échecs.—Olla podrida.—Le jeu de dames.

GRAVURES : Léon Gambetta. — Gambetta : La chambre mortuaire ; La villa ; Le salon.

LES BAS-VESTIERS

Autrefois l'histoire n'embrassait guère que la vie, les exploits et les projets des rois. Plus tard, elle devint une simple liste de noms plus ou moins sonores et respectables. Enfin, elle se réduisit, à un moment donné, à n'être plus qu'une dissertation sèche et aride sur les insolubles problèmes d'une politique étroite.

En fait d'histoire, moi, je suis de mon siècle et je crois au succès d'une idée vraie mise en relief par la peinture plutôt que par la plume ; et je crois au système historique qui voit dans le peuple autre chose que des *moutons de Panurge*, conduits par un berger quelconque.

L'habitant, comme dit M. Sulte, me semble devoir être sinon le centre, du moins un des arcs du cercle historique. Or, l'habitant ne vit pas dans les villes. C'est donc mal écrire l'histoire contemporaine que de prétendre faire connaître un pays par les villes et les théâtres.

Ainsi pourtant s'écrivent les récits de voyage ; ainsi se peignent les mœurs des peuples.

Un gros Anglais, de Londres ou de Toronto, passe à Québec ; il rencontre un enfant du *bon Saint-Sauveur* qui lui demande l'aumône ; il en conclut que tous les Canadiens-Français ne sont que des mendiants. Que ne va-t-il dans nos campagnes ?

Un puritain va à Paris. Sa face s'allonge d'un pied à la vue d'un ouvrier en blouse blanche qui travaille le dimanche ou d'un cocher en paletot qui blasphème. Tous les Français, à ses yeux, sont des mécréants, des impies, des infidèles ; et, comme les Français sont des catholiques, il porte le même jugement sur tous les catholiques du monde.

D'injustices pareilles, les livres en sont remplis. Je ne les rapporterai point toutes, mais il en est une encore que je me reprocherais de ne pas citer. Il y a des Irlandais qui boivent ; il y a des Bretons et des descendants de Bretons qui en font autant. Avec un petit coup sur l'oreille, le Celte est tout cœur et toute joie ; il aime à se montrer et souvent il chante. Le Saxon, qui le voit et qui, lui, ne se gorge que le soir, près de son lit, ou encore le dimanche au fond de sa maison, crie tout de suite au scandale ! au crime ! au déshonneur !

Et tout cela, c'est ce qu'un certain monde appelle histoire et peinture de mœurs !

Allons donc !
C'est pour protester à ma manière contre ces jugements de contrebande que je me propose aujourd'hui de descendre du Théâtre, sur lequel je n'étais monté qu'en rougissant, dans les prairies fertiles d'un petit pays bien ignoré et bien calomnié. A lui seul, il vengerait la France du reproche d'impiété porté si souvent contre elle.

Pour ceux que cet argument ne toucherait pas, j'en ai d'autres dès longtemps préparés. N'est-ce pas toujours un plaisir de contempler une beauté simple et modeste, qui s'ignore elle-même ? N'est-ce pas toujours une bonne fortune de voir réhabilitée devant nous une réputation détruite par l'ignorance ou le mensonge ? Et ce plaisir, et cette bonne fortune ne s'estiment-ils pas doubles, quand il y va de notre propre intérêt ?

Or, il en est ainsi du pays des Bas-Vestiers. Il est à peu près tel encore que le fit le moyen âge ; ni la noire fumée des manufactures ne voile ses riants paysages, ni

l'aigre sifflement des chemins de fer n'éveille les échos de ses collines. Aussi là encore, il y a quelque poésie, quelque joie, quelque bonheur.

Au bon vieux Maine, il est un coin de terre,
Que la Colmont féconde de ses eaux :
D'obscurs sentiers, des bois pleins de mystère,
Couparent le sol, couronnent ses coteaux.
Des prés fleuris, tapissés de verdure,
De noirs guérets partout charment les yeux.
Site enchanteur, agréable nature,
Sous ton beau ciel, on se sent plus heureux.

Comme tout ce qui est vieux et respectable, le pays des Bas-Vestiers a eu ses calomniateurs, et même au Canada, depuis le voyage du général de Charette, il s'est trouvé un Cyprien quelconque pour insulter à une noble sœur de cette province française. Evidemment, il ne savait pas ce qu'il faisait ; nous lui pardonnons. S'il avait jamais visité la France en patriote et en historien, il n'eût certainement pas manqué d'aller glaner sur cette terre qu'il calomnie sans vergogne des souvenirs tout autre que déshonorants pour nos familles canadiennes. Car c'est de ce coin de la France, et les noms en font foi, que grand nombre des colons-missionnaires du Canada sont venus. Si Cyprien en doute, qu'il aille prononcer la première lettre de l'alphabet devant un bas-vestier, ou son frère nantais, et qu'il leur demande d'où il vient. L'un et l'autre lui diront tout aussitôt : *Vous êtes de nos gens*. Mais, pour l'amour de sa vie, qu'il ne leur lise pas ses articles !

Où se trouve donc ce pays ? me direz-vous. Je vais vous le dire. Sur les cartes anciennes, les cartes de l'ancien temps, devrais-je dire, il s'appelait pays des Diablintes ; sur les cartes du moyen âge, il était connu sous le nom de Bas-Maine, et sur celles de nos jours il forme une partie de la Mayenne, la Sibérie de la Mayenne, disent ses détracteurs, et une partie de l'Ille-et-Vilaine. Quant aux habitants de cette région, ils ont été appelés successivement Diablintes, Bas-Vestiers et Bas-Manceaux.

Et quoi ! voudriez-vous dire que nous sommes des Diablintes, des Bas-Vestiers, des naturels Manceaux ? — Pour quoi pas ? beaucoup le sont, et, loin de s'en plaindre, s'en félicitent hautement. Peut-être vous-mêmes n'en serez pas fâchés, quand vous saurez ce que c'est qu'un Diablinte, qu'un Bas-Vestier et qu'un Bas-Manceau.

Ecoutez. Je procède dès ce moment d'après toutes les règles de la logique.

Quoique le nom de *diablintes* sente le souffre à trente pas, il n'a rien de diabolique ou du moins rien de diaboliquement infamant dans son origine. César, qui avait parcouru en vainqueur les plus belles parties de la Gaule, résolut, dit-on, de pénétrer dans cette mystérieuse Bretagne dont parlaient tous les poètes. Il quitta donc un beau jour la boue des Parisiens, battit les Cénomans sur son passage et vint asséoir son camp dans les Marches de ce pays. Bientôt, veut la légende, il eût à voir qu'il avait compté sans ses hôtes. Ruses, embûches, javelots, tout fut employé contre lui ; et lui, pour s'en venger, leur jeta en retraitant *sans tambours ni trompettes*, ce nom dont ils sont fiers. Diablinte, à ce prix, je le suis cent fois ; et qui, parmi les descendants des héros de Carillon et de cent autres batailles, n'en serait justement fier ? César ou Wolfe nous eussent-ils appelés *diablintes* en toutes lettres, que nous voudrions l'avoir été et l'être encore, dans ce sens, dix mille fois plus encore.

Quant au nom de bas-vestier, il est de beaucoup moins suspect. Il rappelle un détail pittoresque de notre vieux costume national. Alors, tout le monde n'était pas obligé d'endosser comme aujourd'hui une espèce d'uniforme. Ah ! horrible uniformité dans le laid, introduite par la grande niveuse qu'on appelle la Révolution, comme je te déteste ! Tu as détruit toute la vie des provinces, en les privant de ce qui leur était propre. Dans ce bon vieux temps, avec son long bonnet de laine noire ou bleue et la colossale touffe traditionnelle, repliée sur l'épaule, avec sa veste courte, sa large culotte et ses jambes nues, le *gars* du Maine paraissait avec avantage. Jamais il n'était le dernier rendu à un bal champêtre et c'était bien rarement qu'il se lassait le premier de faire résonner le sol de l'aire durcie sous ses sonores sabots de bois. Pour lui, une course

de vingt lieues par monts et par vaux n'était rien, toutes les fois qu'une question d'honneur et d'amour surtout réclamait sa présence.

La Convention ou plutôt ses bouchers, appelés alors généraux, eurent à compter avec lui, et plus d'une fois, Hoche lui-même se sentit déconcerter par l'audace, la ruse et le sang-froid du Bas-Vestier.

Hoche n'était point César, et le Diablinte, devenu Bas-Vestier, s'était grandi de tout ce que donnent à un héros la foi pure et le plus ardent patriotisme. Au reste, nous en reparlerons dans la suite.

Le Bas-Manceau n'est pas plus méprisable. Pour le prouver, je n'ai qu'à citer le dicton d'après lequel *un Manceau vaut un Normand et demi*. Enclavé entre la Normandie et la Haute-Bretagne, le Bas-Manceau résume en lui les qualités des deux grandes races qui l'encadrent. En a-t-il les défauts ? Je le sais, mais je ne le dirai pas, et répéterai avec le poète :

O mon pays, je viens de te rendre hommage,
De mon amour que ce chant soit le gage
Vive G... ! mon goût, mon cœur
Là tout me dit : c'est le bonheur.

GIULIO.

LA DAME OU LE TIGRE

Un grand nombre de nos lecteurs nous font reproche de ce que la nouvelle que nous avons publiée sous ce titre, dans notre numéro du 11 janvier dernier, n'a pas de conclusion sérieuse. Nous avons compris et apprécié tout ce qu'il y avait de vrai dans ce reproche, et, après beaucoup de méditation, nous sommes arrivés à la conclusion qu'il fallait absolument savoir à quoi s'en tenir sur une question d'une pareille importance.

Seulement, comme nous sommes trop modestes pour prendre sur nous seuls une pareille responsabilité, nous préférons nous en remettre à l'opinion de nos lecteurs.

La fille du roi a-t-elle fait dévorer son amoureux par le tigre ou l'a-t-elle sacrifié à son heureuse rivale ?

Tout le monde est appelé à donner son opinion. Il ne faudra pas que la rédaction dépasse quatre lignes. Le concours est ouvert à tous venants ; personne n'est handicapé, pas même les journalistes.

Un abonnement d'une année sera donné à la meilleure réponse. Nous offrons de publier jusqu'à vingt décisions choisies sur le dessus du panier, s'il y en a autant que cela qui le méritent.

En lice !

LES BOUQUINISTES DE PARIS

Richard de Bury, évêque de Durham, étant chargé de fréquentes ambassades par le roi Edouard III, d'immortelle mémoire, fut envoyé, pour diverses affaires d'Etat, tantôt auprès du Saint-Siège, tantôt à la cour de France, tantôt dans d'autres pays. Le digne évêque se livrait partout à sa passion pour les livres, passion si ardente, disait-il, que tous les océans de l'univers ne pourraient l'éteindre. Mais quelle joie quand des affaires diplomatiques l'appellent à Paris. " Que le Dieu de Sion soit béni ! s'écrie ce bon évêque, quel torrent de délices inonde notre cœur lorsque nous pouvons visiter Paris, ce paradis de l'univers ! Là, l'ardeur de notre passion nous fait trouver les jours trop courts ; là se voient des bibliothèques bien plus agréables que des vases remplis de précieux parfums, là des vergers pleins de livres, là des prairies académiques, là nous dé lions avec bonheur les cordons de notre bourse, nous dépensons notre argent sans compter, et nous sauvons des marais et de la poussière des livres d'une valeur inestimable ! "

Les exploits bibliophiques de Richard de Bury, appartiennent à la première moitié du quatorzième siècle. Alors, comme aujourd'hui, Paris était le paradis des bouquinistes, selon le dire d'un moine rimailleur :

Dulcis Parisius, parens sine pare,
Solita scholaribus bona tot parare.